

Michèle Achard

Réussir l'impossible

« S'habituer au Réel », c'est le titre d'un chapitre du « Triomphe de la Religion » qu'a écrit Lacan en 1975. C'est là qu'il explique, avec une dérision pointée d'amertume, comment la religion est le réel qui va venir régler tous les problèmes de notre société, à moins que ce ne soit la science, « réel auquel nous accédons avec de petites formules » (p. 95). Il y dit, avec un humour grinçant, des choses fort claires sur ce qu'était déjà le tournant vers la barbarie civilisée qu'opérait notre civilisation, que Pier Paolo Ottonello analyse profondément dans son œuvre « Structure et Formes du Nihilisme Européen » (1987). Ce dernier explique, dans l'introduction (p51) des 8 volumes qui traitent de ce nihilisme, que l'impossible, notion très prisée des romantiques, a déchu dans le « surréel » décadent. Nous pourrions ajouter, à cette cascade décadente, que le surréel est devenu le virtuel : la passion du réel -grippe malsaine du XXe siècle - a muté en passion du semblant - peste universelle du 21e... (cf. S. Zizek « Bienvenue dans le désert du Réel » Ed. Flammarion 2005).

« ... Rappelons-nous que 'réussir l'impossible' c'est l'histoire de ce pays ! Si nos parents ont pu envoyer un homme sur la lune... et sacrifier leur vie pour les droits fondamentaux de tous les citoyens, nous, leurs enfants, pouvons exercer ces droits et faire entendre nos voix pour donner à chacun la chance de mener sa vie correctement !

Cet espoir indéfectible, c'est que la lutte et le sacrifice rendent possible à des gens « ordinaires de réussir leur destin... La différence, c'est pas combien d'argent vous pouvez gagner, mais ce que vous faites pour changer la vie des autres. »

Le discours vibrant - et convainquant- de Michèle Obama pour la réélection de son mari à la Présidence des États-Unis est un joyau de la rhétorique qui règne en maître sur les discours de campagne des cercles politiques. Quand on voit les visages des citoyens américains, sur la vidéo mise en ligne sur internet,- et dont j'ai traduit quelques passages-, on se dit que ce discours, ce n'est pas du semblant et que réalité et réel, possible et impossible, sont des mots pas si éloignés qu'ils en ont l'air...

Il est vrai que la science a une habitude du réel qui suture tout langage autre que mathématique : c'est ce que souligne Lacan dans son intervention de 1974 (Télévision) : « le discours scientifique a réussi l'alunissage où s'atteste pour la pensée l'irruption d'un réel...sans que la mathématique ait d'appareil langagier ».

Réussir l'impossible, oui, certes, mais tout dépend du contexte...tout dépend de ce qu'on veut dire par « impossible ».

Pour Lacan, l'impossible, c'est le réel, dimension fondamentale du discours psychanalytique.

Le réel, c'est l'impossible, car le signifiant, -la qualité qu'a un mot de condenser plusieurs unités phonématiques dont le sens diffère- le signifiant,

donc, défilant sur la chaîne du langage, vient combler le vide qui constitue ce réel, qui n'est, cependant, jamais apparu, seulement sous forme de traces étranges (unheimlich, aurait dit Freud, c'est-à-dire : d'une inquiétante étrangeté).

Traces qui, bien qu'hors du temps, font souvent dérailler luttes et sacrifices.

Donc, le Réel est un objet vide impossible à saisir par le concept. Le mot « réel » est ce qui se retrouve inversé dans le mot « leer », vide, en allemand, la langue de Kant, philosophe chez qui Lacan a trouvé la phrase « ein lehrer Gegenstand ohne Begriff » (un objet le plus vide de concept sans saisie possible avec la main).

Comment s'habituer au Réel, s'il est impossible à trouver dans aucun lieu de l'espace et du temps ? Est-ce le vide, transcendant toute manifestation quelle qu'elle soit, dont parle Maître Eckhart pour éviter de nommer Dieu ? (Sermon sur le Détachement, Gallimard p. 29).

Pour Lacan, le réel ne va pas sans le symbolique et sans l'imaginaire, les trois registres qu'il a érigés, dans sa théorie, au rang primordial.

Lacan en effet met en forme conceptuelle le fait que l'enfant, pour pouvoir dire « je », doit accéder au langage, au symbolique ; mais très vite, il se trouve enfermé dans ce langage qui ne fait que représenter le monde et lui-même, comme derrière une paroi de verre. Pour accéder à lui-même, il va devoir passer par l'autre, et il va s'identifier à l'image que l'autre lui renvoie en miroir, donc sur le mode imaginaire.

Pour revenir à la notion de Réel, il faut comprendre que Lacan n'y voyait pas seulement quelque chose de cantonné à son système de pensée : il en a parlé comme le « défaut dans l'univers », dans « l'Étourdit » :

« Si mon discours s'impose, non comme on dit, d'un modèle, mais du propos d'articuler topologiquement le discours lui-même, c'est du défaut de l'univers qu'il procède, À CONDITION DE NE PAS VOULOIR Y SUPPLÉER ».

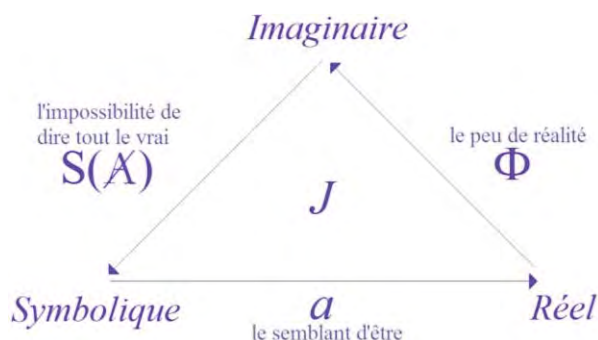
La suppléance, c'est une autre façon de nommer l'habitude, et qu'est ce qui a le plus l'habitude de s'habituer au réel, sinon la religion et les mythes dont elle se fonde ?

Mais à la page suivante, il dit : «... c'est du discours dont se fonde la réalité du fantasme, que, de cette réalité, ce qu'il y a de réel se trouve inscrit ».

Donc, c'est en inscrivant, au tableau noir, ce qu'il y a de réel dans la réalité du sujet qu'il peut démontrer qu'il n'existe pas d'autre accès au réel que par le fantasme, scénario imaginaire qui figure un désir inconscient.

C'est justement en élaborant des figures, des schémas, des formules mathématiques, que Lacan a compris que, mieux que la parole, ces moyens pédagogiques permettraient de comprendre ce qu'il voulait transmettre.

Ce diagramme qu'a présenté Lacan à la leçon 8 de son séminaire intitulé « Encore », le 20 mars 1973, illustre bien une foule de données qui y sont synthétisées de façon très éclairante :



L'année suivante, en 1974, il a changé de mode de représentation et a utilisé des bouts de ficelle pour représenter les trois registres de RSI par ce qu'il a appelé le nœud borroméen.

Mais point n'est encore besoin de cette complexification pour revenir à la base de compréhension de ce que signifie la notion de réel lacanien – le but de notre intervention étant premièrement de nous adresser oralement à un public qui n'est pas forcément familiarisé avec ces choses de finesses qui font nos délices en École.

Nous avons donc un triangle équilatéral où Lacan a inscrit les trois catégories RSI à chaque sommet. Ce qui est important et qui a retenu ma préférence sur les nœuds borroméens, c'est la vectorisation qui va du Réel à l'Imaginaire, de l'Imaginaire au Symbolique et du Symbolique au Réel. Ce qui est encore plus intéressant, mais qui ne figure pas sur cette image, c'est que Lacan a dessiné une vacuole à l'intérieur du triangle, centrée autour du J de la jouissance et qu'on dirait soufflée par le Réel comme un ballon d'où elle provient.

Pour remettre, dans des mots, ce que cette « graphisation » - comme il dit - condense, je vais extraire l'explication qu'il en donne en citant quelques passages de ce chapitre qu'il a intitulé : « le savoir et la vérité ».

Une première indication m'a paru très importante : il déclare que c'est grâce à la psychanalyse, que le phallus (noté phi en grec) réservé dans les temps antiques aux mystères a cessé de ne pas s'écrire. On pense en effet aux mystères dionysiaques en Grèce et au culte shivaïte du lingam en Inde.

Après avoir mis en garde contre « le vrai » qui ne « témoigne qu'à mettre en garde comme il le fait contre l'Imaginaire » et « a beaucoup à faire avec l'(a)-natomie » (il veut bien sûr désigner l'objet a qui figure en dessous du vecteur qui va du Symbolique au Réel), il entre dans l'explication :

« - À droite, le PEU DE RÉALITÉ dont se supporte ce principe qu'a promu Freud comme « étant celui qui s'élabore d'un progrès, lequel serait, dans son fond, celui du principe de « plaisir, le peu de réalité, c'est-à-dire ceci : que tout ce qu'il nous est permis d'aborder de réalité reste enraciné dans le fantasme.

- D'autre part, S (/A), qu'est-ce d'autre que l'IMPOSSIBILITÉ de dire tout le vrai dont « je parlais tout à l'heure ?

- Et enfin, 3e terme, ceci par quoi le Symbolique, à se diriger vers le Réel, nous démontre la vraie nature de cet objet (a) que tout à l'heure, j'ai qualifié de SEMBLANT d'ÊTRE, non par hasard, c'est bien de ce qu'il semble nous donner le support de l'être. »

C'est donc dans cette « graphisation »...

« que se montrent ces correspondances qui font du Réel un OUVERT entre le semblant qui résulte du symbolique et la réalité telle qu'elle se supporte, dans le concret de la vie humaine :

Dans ce qui mène les hommes,

Dans ce qui les fait foncer toujours par les mêmes voies,

Dans ce qui les fait encore produire d'autres hommes,

Dans ce qui fait que -à jamais- l'encore à naître ne donnera rien que l'encorné »

Puis il parle de (a) qui

« d'être dans la bonne voie [...] ne se résout en fin de compte que de son échec, que de justement ne pouvoir s'inscrire d'aucune façon, complètement, à l'abord du Réel ».

« Le vrai alors... ça ne s'atteint jamais que par des voies tordues, et tout ce à quoi... nous sommes couramment amenés à faire appel... il ne faut pas se tromper, il ne faut pas croire qu'on est déjà même dans le semblant, qu'avant le semblant... dont en effet tout se supporte pour rebondir dans le fantasme... qu'avant cela, il y a à faire une distinction sévère de l'imaginaire et du réel, qu'il ne faut pas croire que ce semblant, ce soit d'aucune façon nous-mêmes qui le supportions... »

« Nous ne sommes même pas SEMBLANT ».

Et la jouissance, alors, qu'en est-il ? À la fin de sa leçon, Lacan évoque Saint Augustin, qui, dans son chapitre sur « l'Enfant est pécheur », raconte :

« Un enfant que j'ai vu et observé était jaloux. Il ne parlait pas encore et regardait, pâle et farouche, son frère de lait. »

Et Lacan de commenter :

« On en reste à la haine jalouse, celle qui jaillit de la jalouissance », de celle qui 's'imageaille' du regard... il est en tiers, il observe le petit bonhomme et il voit qu'il en pâlit d'observer, suspendu à la tétine, son concontact-neum suum »...l'enfant regardé l'a, le (a) ! Est-ce qu'avoir l'(a), c'est l'être ? »

Les psychanalystes qui fréquentent les Écoles sont certainement capables de répondre à cette question ?

« S'habituer au Réel », c'est le titre d'un chapitre du « Triomphe de la Religion » qu'a écrit Lacan en 1975. C'est là qu'il explique, avec une dérision pointée d'amertume, comment la religion est le réel qui va venir régler tous les problèmes de notre société, à moins que ce ne soit la science, « réel auquel nous accédons avec de petites formules » (p. 95). Il y dit, avec un humour grinçant, des choses fort claires sur ce qu'était déjà le tournant vers la barbarie civilisée qu'opérait notre civilisation, que Pier Paolo Ottonello analyse profondément dans son œuvre « Structure et Formes du Nihilisme Européen » (1987). Ce dernier explique, dans l'introduction (p51) des 8 volumes qui traitent de ce nihilisme, que l'impossible, notion très prisée des romantiques, a déchu dans le « surréel » décadent.

Nous pourrions ajouter, à cette cascade décadente, que le surréel est devenu le virtuel : la passion du réel -grippe malsaine du XX^e siècle - a muté en passion du semblant - peste universelle du 21^e... (cf. S. Zizek « Bienvenue dans le désert du Réel » Ed. Flammarion 2005).

Mais ce sont des réflexions philosophiques, et Lacan se déclarait peu friand de philosophie, qui « quand elle sort quelque chose, dit des choses qui intéressent deux ou trois personnes. Et puis après, ça passe à l'Université et alors c'est foutu, il n'y a plus la moindre philosophie, même imaginable »... Or, nous savons bien qu'il n'a pas cessé de tourner autour de la philosophie et même de la métaphysique, et que son antiphilosophie a inspiré Alain Badiou de façon magistrale.

Dans ce petit livre « Triomphe de la Religion », publié au Seuil (Champ Freudien 2005), Lacan traite en premier chapitre de « Gouverner, éduquer, analyser », sous la forme d'un dialogue qu'il s'adresse à lui-même. Il y déclare, après Freud, que ces trois « positions » sont intenables et que c'est justement cela qui attire tant de monde. Et là, le talent persifleur de Lacan se déchaîne :

« Là, les candidats manquent encore moins. C'est une position qui est même réputée être avantageuse. Je veux dire que, non seulement on ne

manque pas de candidats, mais on ne manque pas de gens qui reçoivent le tampon, c'est-à-dire qui sont autorisés à éduquer. Cela ne veut pas dire qu'ils ont la moindre espèce d'idée de ce que c'est qu'éduquer. Les gens ne s'aperçoivent pas très bien de ce qu'ils veulent faire quand ils éduquent. Ils s'efforcent tout de même d'en avoir une petite idée, mais ils y réfléchissent rarement. »

« Le signe qu'il y a tout de même quelque chose qui peut les inquiéter, tout au moins de temps en temps, c'est qu'ils sont pris parfois de quelque chose de très particulier et qu'il n'y a que les analystes à connaître vraiment bien, à savoir l'angoisse. Ils sont saisis d'angoisse quand ils pensent à ce que c'est qu'éduquer. Contre l'angoisse, il y a des tas de remèdes, en particulier un certain nombre de 'conceptions de l'homme », de ce qu'est l'homme. Cela varie énormément, la conception qu'on peut avoir de l'homme, bien que personne ne s'en aperçoive » (p. 70).

« À la vérité, il n'est pas forcé que l'homme soit éduqué. Il fait son éducation tout seul. D'une façon ou d'une autre, il s'éduque. Il faut bien qu'il apprenne quelque chose, qu'il en bave un peu. Les éducateurs sont des gens qui pensent pouvoir l'aider. Ils considèrent même qu'il y a un minimum à donner pour que les hommes soient des hommes, et que cela passe par l'éducation. Ils n'ont pas tort du tout. Il faut en effet une certaine éducation pour que les hommes parviennent à se supporter entre eux. Part rapport à ça, il y a l'analyse »

Nous en revenons encore à la « jalousissance » !

J'espère qu'il n'y a pas, dans la salle, des éducateurs spécialisés qui sortent de la formation en trois ans, car je doute qu'ils soient d'accord avec ce que disait Monsieur Lacan.

En fait, ce que je redoute le plus, c'est qu'il n'y ait pas d'éducateurs du tout, dans la salle, car les nouvelles formes de formation les éloignent à jamais de la psychanalyse.

Comme j'ai 40 années de pratique éducative en Foyer, je souscris pleinement à ce qui est longuement cité plus haut.

Réussir l'impossible est bien la définition de ce qui nous est demandé, jour après jour, année après année, de jour comme de nuit, dimanche et fêtes, jeunes ou vieillissants.

N'empêche que nous y sommes encore, et pas parce que ça nous soigne, — ça c'est bon pour les 10 premières années — et c'est alors que beaucoup s'en vont voir ailleurs. Mais c'est un vrai métier, même s'il est très mal payé (Françoise Dolto est bien la seule à avoir osé le remarquer).

Et un vrai métier, eh bien on a du mal à le quitter !

Après cette petite mise au point, je m'en vais vous parler de trois jeunes garçons qui sont placés en Foyer dans la région, car je crois que le Réel, ils le connaissent !

Alessio est un garçon de 17 ans. Italien par son père, il a vécu ces dernières années à Rome puis il est rentré en France il y a quelque temps ; mais il s'est fait arrêter par la police, qui l'a mis en examen pour complicité de vol avec effraction dans deux appartements.

Il a été placé en foyer car sa seule parente est sa demi-sœur, qui vit en Italie, et qui ne veut pas l'héberger, en partie à cause de son compagnon et de sa petite fille.

Alessio a perdu sa mère lorsqu'il avait neuf ans et son père lorsqu'il en avait onze. Sa sœur l'a accueillie chez elle à l'époque et l'a pris en charge, en Italie.

La vie du Foyer lui pèse beaucoup, surtout que les 19 jeunes hébergés dans une villa qui n'est pas faite pour un tel nombre d'occupants ne cor-

respondent pas à ses fréquentations habituelles. Il est très souvent avec Fred, un garçon taciturne et agressif avec lequel il fait des bêtises, pendant leurs fugues quotidiennes, qu'ils occupent à voler vélos et menus objets et à acheter du haschich pour le fumer en cachette.

La Protection Judiciaire de la Jeunesse lui a prescrit une mesure de réparation, qui est « d'écrire une lettre d'excuses aux personnes qu'il a cambriolées et d'effectuer deux jours de travail au Secours Populaire ». Il s'en est acquitté sans problème, car il reconnaît sincèrement qu'il a fait des bêtises, qu'il dit regretter.

Il a envoyé un CV à Mac Do mais n'a pas eu de réponse, en partie parce que le CV était bâclé et qu'il a refusé mon aide pour qu'il soit plus conforme.

Lorsqu'il est allé à la Mission Locale pour l'emploi, il a oublié sa carte d'identité alors qu'il m'avait affirmé qu'il l'avait sur lui ; il est entré dans les bureaux, mais est ressorti avant d'avoir rencontré la personne avec qui il avait rendez-vous, à cause de son « oubli ».

Aux dernières fêtes, il devait aller chez sa sœur par avion : il a raté le départ, et le foyer a dû repayer pour qu'il y aille vraiment.

C'est, par ailleurs, un garçon réellement attachant : il est aimé de tous les adultes du foyer, car il est assez agréable à vivre, sensible et intelligent et généralement très sympathique, sauf les rares fois où il fait une grosse colère, par exemple lorsque sa réserve de haschich a été découverte et confisquée : il a cassé plusieurs objets et hurlé sa rage pendant un bon moment.

Lorsqu'on parle avec lui, on constate qu'il a une bonne capacité d'élaboration, la meilleure de tous les garçons du foyer, mais il marque une inhibition certaine, qu'il explique par son désir d'attendre sa majorité, une affaire de quelques mois, afin de retourner en Italie où il dit qu'il a une amie qui l'attend.

Il est considéré comme délinquant juvénile et placé sous la protection de la société ; mais il n'est pas pervers de structure, de même que sa consommation de cannabis n'est pas une addiction : il peut s'en passer sans problème. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il ressentait à fumer du « shit », il m'a répondu « ça me calme » en rigolant...

Ce qui se ressent, lorsqu'on le côtoie un certain temps, c'est son humeur désenchantée et nostalgique, et ce qui interroge le psychanalyste, c'est ce ratage, répété et insistant, (qualificatifs du réel) comme si son rendez-vous avec la vie était toujours remis à plus tard...ou remis plus tôt...

Sans aucun doute, ce garçon pourrait trouver grand bénéfice d'une cure psychanalytique, pour faire face à ce ratage qui, sournoisement, vient reprendre régulièrement sa place dans sa vie, ce réel qui insiste et qui revient toujours à la même place.

Django lui, nous est arrivé d'un autre foyer car il a agressé physiquement une éducatrice : celle-ci a trois jours d'arrêt de travail, ce qui implique une violence importante.

Il a été placé très jeune en foyer, car sa mère était sans ressources et son père a disparu dès sa naissance sans laisser de traces.

Âgé de 16 ans, il mesure 1m85 ; très maigre, il a une démarche un peu bizarre, comme s'il était toujours sur ses gardes.

Renvoyé de l'IME où il est resté le plus longtemps, pour ses violences contre les éducateurs

(plus d'une douzaine), il a été en hôpital psychiatrique, puis il a été placé, par le Juge des Enfants, en foyer, en 2012. Il est diagnostiqué comme ayant une psychose déficitaire, avec comportement psychopathe et caractériel.

Django ne sait pas lire et a un problème intellectuel évident ; mais il s'exprime à peu près normalement pour les choses courantes.

Il a un traitement médicamenteux très lourd mais ne veut pas toujours prendre ses neuroleptiques, parce que son système digestif est souvent perturbé par les doses massives.

Il est angoissé en permanence et a établi des rituels pour se calmer : il fume beaucoup et, lorsqu'il se sent au bord de l'explosion, prend sa trottinette et fait des allées et venues à toute allure, pour épuiser son énergie.

Il part régulièrement en fugue pour aller chez sa mère, qui habite dans un deux pièces avec trois enfants et son compagnon, pour lequel Django a une certaine sympathie.

Sa relation est avant tout centrée sur la femme en tant que mère : toute la journée, il s'attache à une éducatrice et ne la quitte plus, reste accroché à elle le plus près possible physiquement et dans un lien de parole permanent : on dirait un enfant de deux ans qui attend le moment où il pourra téter la vie qui lui fait défaut. Lorsque vient la frustration, qui ne peut manquer d'arriver, il explose en manifestations de rage et de violence : vu sa stature, c'est souvent grave, soit pour le matériel du bureau, soit pour l'éducatrice qui se refuse à son emprise étouffante. D'ailleurs, il ne se souvient pas toujours de ses violences : on dirait qu'il est hors langage, donc hors mémoire, dans ces moments-là. Souvent, lorsqu'on parvient à le calmer, par de longs discours de pacification, il demande des câlins, comme un petit enfant qui a cassé son jouet et se sent désemparé des conséquences de sa colère.

Les anecdotes fourmillent pour décrire ce garçon de 17 ans qui semble fixé à un stade infantile très précoce et ne peut pas évoluer vers le stade suivant.

Les autres garçons du foyer l'ont en horreur et le traitent comme un objet de haine, attirés dans une régression jalouse qui les jette dans un malaise qu'ils ne savent repérer et nommer.

Dans cette relation avec les autres, on peut penser qu'il rencontre l'absence du Nom-du-Père, et l'on peut repérer le moment de déclenchement où il n'est plus bordé par aucun signifiant, jeté sans aucune limite dans la Jouissance ; il peut aller jusqu'aux coups, ou plus, craint-on...

Il y a quelque temps, il était avec moi dans le bureau, assis en face de moi, toujours défiant, car je le mets toujours à distance, par des mots ou par des actes mûrement dosés... Il a repéré un dessin où un jeune garçon avait essayé de dessiner un cheval, qui ressemblait à un chat, à cause des moustaches, et à côté duquel j'avais dessiné un cheval plus proche de la réalité : ça été pour lui comme une révélation. Il s'est exclamé : « Qui a fait cela ? » Je lui ai doucement dit que c'était moi. Il regardait ce dessin comme s'il était Réel et non pas un semblant. Il m'est apparu alors que c'est cela, la psychose : un effort manqué du symbolique pour aller vers le Réel, sans passer par le semblant. Donc, une chute dans l'océan de la Jouissance.

Iqbal a 15 ans et vient d'arriver en France ; il a pris un avion à Dacca, la capitale surpeuplée du Bangladesh, avec trois autres garçons de ce pays, qui sont aussi au Foyer. Ils sont arrivés à Rome, où le passeur de départ les a laissés à un autre passeur, qui les a conduits en train jusqu'à la frontière française ; il les a quittés en leur volant leurs passeports. Ils se sont retrouvés seuls, sans connaissance de la langue de plain-pied dans le réel de l'Europe... Après quelques « galères », ils ont été repérés par la police, puis ont été recueillis comme « mineurs isolés » et de ce fait, hébergés par la France selon les lois européennes d'assistance obligatoire aux mineurs sans aucune famille à proximité.

Iqbal parle anglais et me raconte son histoire : la région où il habite au

Bengladesh, proche de 200 km de la mer, est envahie par les riverains de la côte, qui disparaît sous la montée de l'océan, les privant de leurs habitations et de leurs moyens de subsistance ; les gangs qui résultent de cet exode massif, règnent sur les habitants, surtout à la campagne et s'emparent des maisons des plus faibles. Le père d'Iqbal est tombé malade il y a deux ans et il n'est plus capable de défendre sa femme et ses deux enfants, leur maison et leurs champs. Ils ont remarqué qu'un gang attend le moment opportun pour les réduire à merci. La mère d'Iqbal, voyant que la police ne peut rien pour les protéger, a dit à Iqbal, son fils aîné, de partir en France, « parce qu'elle sait que la France est le pays des droits de l'homme et que son fils pourra y faire sa place ».

Iqbal a reçu une bonne éducation, il est respectueux des autres et des adultes, il est poli, doux et toujours souriant dans la relation, très représentatif de l'éducation bengalienne ; il me dit être allé au Collège jusqu'en cinquième, c'est pour cela qu'il parle anglais. Il est de confession islamique et pratique les préceptes de sa religion de façon modérée : ne pouvant pas faire sa prière au foyer à cause de la promiscuité, il n'en fait pas un drame et ne cherche pas à afficher des pratiques qui soulèveraient une animosité déjà sensible du fait qu'il est étranger ; il désirerait toutefois se rendre dans une mosquée pour y pratiquer et rencontrer d'autres musulmans.

Il est inscrit dans une classe d'alphabétisation où il va quatre jours par semaine : il fait des progrès remarquables et a une envie évidente de s'adapter à sa nouvelle vie. Il a subi les pressions d'un de ses camarades de chambre qui déteste les étrangers, mais n'a avoué les faits qu'après plusieurs jours d'outrages, craignant que son aveu ne lui attire encore plus de désagréments ; nous l'avons changé de chambre et avons remis les choses au point avec son agresseur. Pour lui, le réel aussi, il en sait quelque chose, à son insu.

Pour l'éducateur spécialisé, l'anamnèse – l'histoire de la personne – est importante, car il est évident qu'il ne peut agir avec un individu névrosé de la même manière qu'avec un individu psychotique, même si ce n'est pas l'anamnèse seulement qui entre en jeu dans la prise en compte des enfants ou des adolescents. L'attitude à avoir, durant toute une journée passée avec Django, ne sera pas du tout la même que celle qui conviendra à Alessio ou à Iqbal, l'évidence du contact saute tout de suite aux yeux. C'est ce qui donne tout son sens à ce qu'on nomme le cadre éducatif, la manière de « cadrer les jeunes », comme on dit en analyse des pratiques.

Pour finir, il me vient l'envie d'évoquer deux œuvres : la première, littéraire, la seconde, c'est un film que j'ai vu l'an dernier, qui m'a émerveillé et aussi fait frémir.

Pascal Quignard, dans son ouvrage de 2012, « Les Désarçonnés » au chapitre XXIII, qu'il intitule : « Le cheval de Nietzsche en 1621, en 1877, en 1889 » :

Nietzsche a écrit : 'Un cheval te porte, telle est la métaphore'. Après les transferts, qui transforment les a-parlants, qui crient très fort, en prété-noms qui parlent sans fin, les métaphores définissent les chevaux qui font aller à toute vitesse au sein du langage, sautant de pierre en pierre, de visage en visage, de mot en mot, de texte en texte, d'image en image, comme dans les rêves.

Ce fut l'œil du cheval que monte Antonio Giulio Brignole qui boule-versa Nietzsche à Gênes. Il nota aussitôt sur son carnet, en 1877, sortant du Palazzo Rosso.

Van Dyck peignit cet œil en 1621.

Nietzsche note simplement que l'œil du cheval de Van Dyck est 'plein d'orgueil' et que sa « vision l'a 'remis d'un coup sur pied' alors qu'il se trouvait en pleine dépression...

Le 3 janvier 1889, Piazza Carlo Alberto, devant la fontaine, il regarde un vieux cheval « humilié, que son propriétaire frappe avec violence. Le cheval regarde Nietzsche avec un tel air de douleur que ce dernier court vers lui, l'enlace et perd à jamais l'esprit ».

Le philosophe, dont on découvre seulement de nos jours, petit à petit, la portée immense de l'œuvre, (cf. « Nietzsche et le temps des Nihilismes », sous la direction de J.F. Mattéi PUF 2005), Friedrich Nietzsche reste prostré pendant deux jours, puis sombre dans la démence pour les onze dernières années de sa vie.

« Ce qui échappe au symbolique revient dans le réel », disait Lacan. L'œil du cheval, ou plutôt son regard, semble avoir été un objet (a) qui a déclenché la folie de Nietzsche, le va-et-vient de la fonction scopique faisant que l'œil du cheval regarde la béance du philosophe et provoque l'aphanisis du sujet.

« Le Cheval de Turin » a inspiré au cinéaste hongrois Béla Tarr son dernier film, sorti en novembre 2011, qui a obtenu l'Ours d'Argent (Grand Prix du Jury) au Festival de Berlin 2011.

Au début du film, une voix off déclare que le philosophe Nietzsche vient de perdre la raison sur une place de Turin, en s'opposant au comportement brutal d'un cocher qui rossait furieusement son cheval qui refusait d'avancer.

Les images d'ouverture sont saisissantes : une charrette tirée par un seul cheval – alors que l'attelage est prévu pour deux- parcourt une plaine désolée au creux d'une tempête ; la caméra est d'abord en avant de l'attelage, se rapproche du cocher, puis du cheval, se fait dépasser et ensuite se maintient dans leur sillage, évoquant une lutte désespérée car le cheval est squelettique et épuisé, prêt à succomber en galopant dans l'ouragan.

Le film s'attache ensuite à décrire la vie du cocher, celle de sa fille et celle du cheval.

Une campagne grise au milieu de nulle part, avec un vent fou qui souffle perpétuellement et cette ferme délabrée où vivent le cocher -à l'œil gauche en demi-lune- et sa fille, qui, chaque jour, fait cuire deux pommes de terre qu'ils épluchent à la main en se brûlant les doigts et le gosier. La fille s'occupe aussi du vieux cheval fatigué qui est toujours dans sa stalle.

Peu de paroles et des gestes du quotidien répétés inlassablement pendant six longs jours, ponctués d'une musique lancinante (violoncelle et orgue) mêlée au souffle de la tempête : l'eau du puits, que va chercher la fille à quelques pas de la maison, le coucher du père, qu'elle doit déshabiller parce qu'il a un bras paralysé, et le réveil de l'homme barbu et maigre avec deux verres de schnaps.

Les images en noir et blanc, avec de longs plans fixes, sont somptueuses, à la Dreyer, et font apparaître chaque jour un détail différent : le troisième jour, un voisin vient demander de l'alcool et dévide un discours incompréhensible où il est question de Dieu.

Puis le cheval refuse de manger le foin qu'on lui donne et de se laisser atteler, même sous les coups que le vieil homme lui distribue.

La fille rentre le cheval à l'écurie, referme la porte en laissant le spectateur à l'intérieur. « Pénombre, silence, on entend le souffle du cheval. On

est avec lui. Mieux encore : on est le cheval. C'est le plus beau plan du film » (Jacques Morice). Puis déboule une folle sarabande de Tziganes, arrivés de nulle part sur une carriole bondée, qui volent de l'eau dans le puits et laissent un livre que la jeune fille essaie de déchiffrer et qui est sans doute une Bible.

Après le passage des Tziganes, qui semblent avoir prévenu que des événements effroyables arrivaient et qu'il fallait fuir, le puits se tarit.

Le lendemain, le père et la fille cherchent à fuir, attellent le cheval à la carriole et parviennent jusqu'en haut de la colline, leurs silhouettes se dessinant sur le ciel immense, mais le cheval s'arrête et refuse d'aller plus loin.

De retour à la maison, ils s'aperçoivent que la lampe ne s'allume plus. Ils mangent leur pomme de terre crue, puis plus rien.

Le septième jour est allégoriquement vide : pas de son, pas d'image, rien...

Est-ce que quelque chose ex-siste ?

Dans son séminaire RSI, (leçon du 11.03.75), Lacan énonce :

« Le réel, il faut concevoir que c'est l'expulsé du sens. C'est l'impossible comme tel, c'est l'aversion du sens. C'est aussi la version du sens dans l'anti-sens et l'anté-sens, le choc en retour du verbe, en tant que le verbe n'est là que pour ça, ça qui, de l'immonde dont le monde s'émonde en principe si tant est qu'il y ait un monde. Ça ne veut pas dire qu'il y arrive. L'homme est toujours là. L'ex-sistence de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde, voilà le réel tout court ».